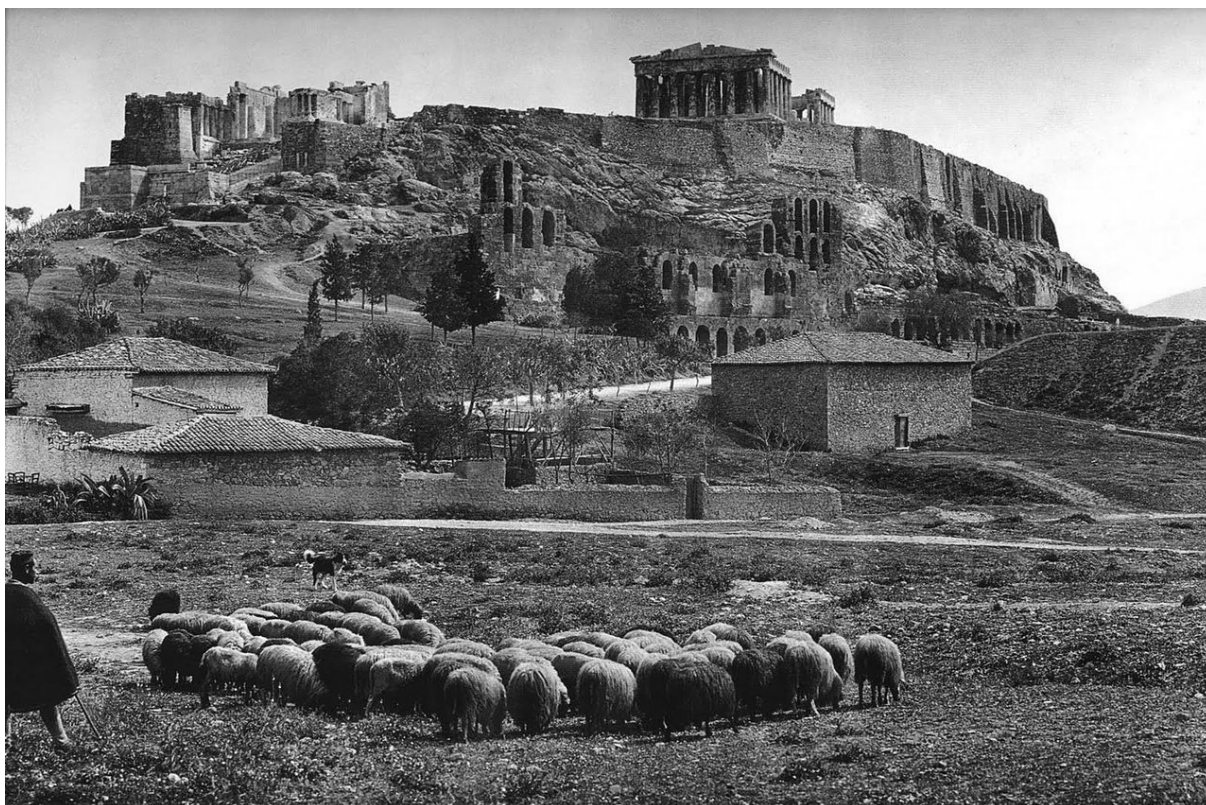


Cours

Leçon 1 – Première partie

Introduction à l'histoire de la Grèce et de sa langue



Acropole d'Athènes, 1903
Photographie de Fred Boissonnas, Genève.



L'expression que vous lisez sur l'image ci-dessus en majuscules s'écrit en minuscules *καλώς ήλθατε*. C'est une expression du grec d'aujourd'hui qui signifie « bienvenue ! », littéralement « arrivez bien ! » On la trouve aussi écrite *καλώς ήρθατε*. Essayez de la relire et de la prononcer à haute voix après avoir étudié l'ensemble de la leçon 1. La seule différence de prononciation avec le grec ancien tel que nous le pratiquons est la première lettre du second terme: H, qui se prononce, dans le grec d'aujourd'hui, /i/.



« Le visage de la Grèce ressemble à un papyrus palimpseste sur lequel on pourrait trouver douze différentes écritures superposées : d'abord l'écriture contemporaine ; puis, en dessous, celle de 1821 (année de la guerre d'Indépendance), de la domination turque et de la conquête franque ; plus bas, celle de Byzance, de Rome et de la Grèce classique ; plus bas encore, celle du Moyen Âge dorien, des civilisations mycénienne et égéenne et enfin, celle de l'âge de la pierre. »

Nikos Kazantzakis



La Grèce et ses principaux sites archéologiques.

La langue et son écriture¹

Le grec appartient à la famille qui regroupe la plupart des langues européennes (notamment le latin et les langues romanes qui en dérivent, comme le français)², slaves (russe, ukrainien, tchèque, polonais, serbe, croate, bulgare etc.), ainsi que quelques langues d'Asie (comme le sanskrit, le hittite, le vieux perse, l'iranien ou encore l'arménien). Ces langues présentent en effet de nombreuses affinités phonétiques, morphologiques, lexicales. Les linguistes ont formulé l'hypothèse d'un noyau commun, appelé *indo-européen*, dont dériveraient toutes ces langues. Hypothèse aujourd'hui fortement remise en question (ces affinités pourraient s'expliquer de bien d'autres façons que par l'existence d'une langue-mère), de façon souvent un peu rigide et idéologique³.

Les premiers documents écrits en grec qui nous soient parvenus datent de plus de trois mille ans (deuxième moitié du deuxième millénaire avant notre ère). Il s'agit de tablettes d'argiles sur lesquelles est gravée une écriture syllabique appelée linéaire B et déchiffrée en 1953 par M. Ventris et J. Chadwick. Une écriture alphabétique, dérivée du phénicien (une langue sémitique) et adaptée aux nécessités de la langue grecque (les voyelles) n'est attestée qu'à partir du VIII^{ème} siècle av. J.-C.

¹ L'introduction au sujet la plus stimulante reste : A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1965/1975 (1913).

² Ne font pas partie de ce groupe, par exemple, l'étrusque, le basque, le groupe finno-ougrien.

³ Voir par exemple J.-P. Demoule, *Mais où sont passés les Indo-Européens ?*, Paris 2014 et les polémiques suscitées par ce livre.

Périodisation

On distingue plusieurs périodes dans le développement de la culture grecque :

I. La préhistoire (paléolithique et néolithique)

Les premières traces de présence humaine en Grèce remontent 700 000 av. J.-C. (outils en pierre taillée).

Le néolithique (naissance de l'agriculture, sédentarisation) commence en Grèce vers 6500 av. J.-C.

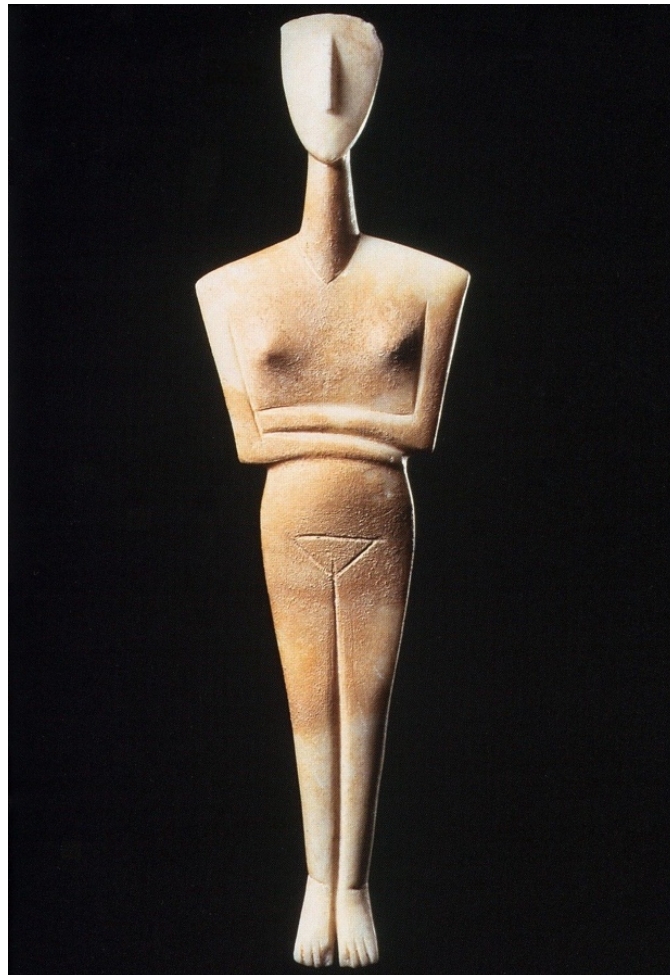


« Le penseur » : figurine en argile, ithyphallique, probablement liée à des cultes de la fertilité, 4500-3300 av. J.-C., néolithique tardif, trouvée à Karditsa, Thessalie Musée national archéologique, Athènes.

II. Les cultures de l'Âge du bronze (3200 – 1150 av. J.-C.)

1. Le cycladique ancien (3200 – 1900 av. J.-C.)

Au début de l'âge du bronze se développe dans les Cyclades une culture très complexe, redécouverte notamment par l'archéologue grec Christos Tsoundas (1857-1934) et connue pour ses « statuettes », « figurines » ou « idoles » dites cycladiques, découvertes dans des tombes, et qui ont suscité l'admiration des artistes avant-gardistes du XX^{ème} s. (Picasso, Henry Moore, Giacometti, Brancusi, Modigliani etc.). Cette culture n'a laissé aucune trace écrite (l'écriture apparaît en Mésopotamie vers 3300 av. J.-C.).



Idole féminine. Marbre blanc. Hauteur 39,1 cm.

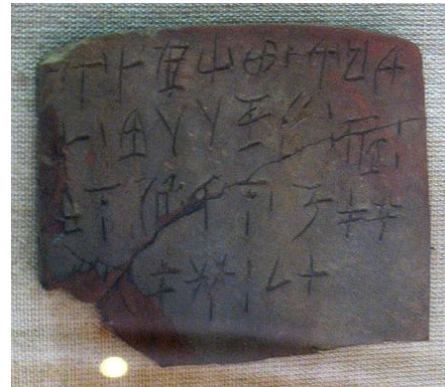
Cycladique ancien II (2800-2300 av. J.-C.)

Provenance inconnue

Musée d'art cycladique, Athènes.

2. L'époque minoenne (2700 – 1250 av. J.-C., Crète et une partie de la Mer Égée)

Appelée ainsi d'après Minos le roi légendaire de Cnossos (Crète) ; culture connue notamment pour ses « palais », constructions complexes (sans doute influencées par la Mésopotamie), siège du pouvoir et centre d'un important appareil administratif qui maîtrisait l'écriture, gravée sur des tablettes d'argile. Arthur Evans en a redécouvert plus de 3000 en fouillant le palais de Cnossos au début du XX^{ème} s. On y distingue notamment une écriture appelée **linéaire A** (toujours non déchiffrée, notamment à cause du peu de documents retrouvés, et qui servait, depuis 1900 av. J.-C., à noter une langue qui devait être celle des Minois et ne semble pas avoir été du grec) et une écriture appelée **linéaire B** déchiffrée en 1953 et qui notait, elle, un dialecte grec ; elle était l'écriture des Mycéniens, guerriers continentaux qui s'emparent de Cnossos vers 1450 av. J.-C.



Tablettes en linéaire A de Zakros et Cnossos. Les premiers traces d'écriture en Grèce, vers 1900 av. J.-C.



Scène de tauromachie, fresque du palais de Cnossos, vers 1500 av. J.-C.
Musée archéologique d'Héraklion, Crète.

3. L'époque mycénienne (1700 – 1150 av. J.-C., fin de l'âge du bronze)

Appelée ainsi d'après le nom de l'un de ses principaux centres, Mycènes, citadelle située dans le Péloponnèse ; également connue pour ses palais dont l'architecture diffère sensiblement de celle des palais crétois. Homère (vers 700 av. J.-C.) situe la trame de ses poèmes épiques durant cette période, aussi appelée « âge des héros » et qui représente pour les Grecs des époques postérieures une sorte d'Antiquité. Elle est fortement influencée par la culture minoenne. La redécouverte de cette culture par Heinrich Schliemann dans le dernier quart du XIX^{ème} s. a profondément modifié notre connaissance de la culture et de la langue grecques antiques.



Mycènes, porte des lionnes, vers 1250 av. J.-C.

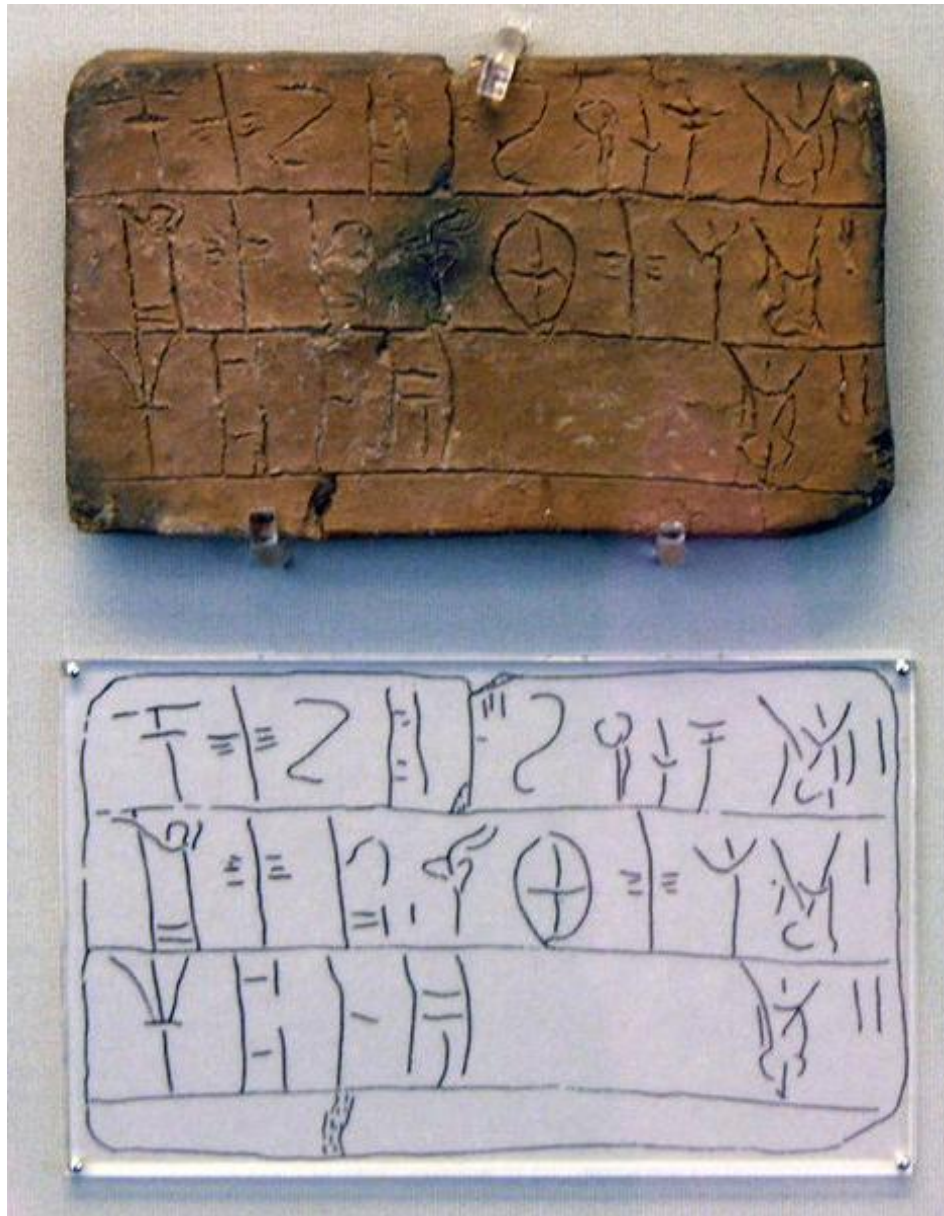


Masque funéraire en or, dit d'Agamemnon.
Mycènes, cercle de tombes A.
Musée national archéologique, Athènes.



Vase (cratère ?) « aux guerriers », 1250-1150 av. J.-C.
Musée national archéologique, Athènes.

C'est en effet la première époque où est attesté l'usage de la langue grecque grâce à la découverte à la fin du XIX^{ème} s. et au début du XX^{ème} s. de ces tablettes d'argile (argile cuite lors de la destruction et de l'incendie des palais au XI^{ème} s. av. J.-C.), contenant des textes grecs en linéaire B⁴. Il s'agit d'une écriture syllabique (un signe pour une syllabe) avec également une série d'idéogrammes (un signe un objet). Cette écriture a été déchiffrée en 1953 par Michael Ventris et John Chadwick⁵.



Tablette en linéaire B avec des marques de brûlé
Exemple des premières traces de notation de la langue grecque
Voir aussi page suivante
Musée national archéologique, Athènes.

⁴ En Grèce continentale le lot de tablettes le plus important (environ 1000) a été retrouvé à Pylos à l'ouest du Péloponnèse.
⁵ *Journal of Hellenic Studies* 1953 ; J. Chadwick, *Le déchiffrement du linéaire B. Aux origines de la langue grecque*, Paris 1972 (Cambridge 1967, 1990).



One of The Linear B Grids by Michael Ventris

	vowel 1	vowel 2	vowel 3	vowel 4	vowel 5
1	50.3				37.2
2	14.6	32.5	21.2	28.1	18.8
3	19.6	17.5		3.3	15.7
4	17.0	28.6		4.1	10.2
5	17.7	10.3		14.8	14.4
6	7.4	20.5			
7	4.1	44.0			
8	6.1	6.1		15.3	15.2
9		35.1		32.3	1.4
10	22.2		3.5	3.5	2.2
11	31.2	33.8	34.4	8.3	0.7
12	17.0			37.7	24.0
13		9.4	14.2		
14	5.0				
15	12.4				

A - MI - NI - SO

Michael Ventris (1922-1956)

III. L'âge du fer et l'époque géométrique (1100 – 750/700 av. J.-C.)

Période longtemps mal connue, issue des bouleversements de la fin de l'âge du bronze (destruction des palais), autrefois présentée comme un Moyen-Âge grec (en opposition à l'époque archaïque qui en serait la Renaissance) ou des *Dark Ages*. **Aucune écriture**, contrairement à l'époque précédente, mais les découvertes archéologiques notamment à Lefkandi (Eubée) et l'étude de la céramique (dite protogéométrique puis géométrique) montrent une époque plus innovante qu'on avait cru (par exemple l'utilisation du compas, inconnue de l'époque mycénienne, cf. vase ci-dessous). C'est notamment l'époque où, pour les pratiques funéraires, l'on passe de l'inhumation à la crémation.



Amphore protogéométrique, X^{ème} s. av. J.-C.
Utilisée comme urne funéraire. Coll. privée.



Cratère géométrique avec scène de funérailles (ἐκφορά)
Trouvé au cimetière du Dipylon à Athènes. Vers 750 avant J.-C. Hauteur 125 cm.
Musée national archéologique, Athènes.

IV. L'époque archaïque (750/700 - 508 av. J.-C.)

La fin de l'époque géométrique voit la réapparition de l'écriture en Grèce (vers 750 av. J.-C.). **Une écriture alphabétique**, empruntée aux Phéniciens⁶. Époque dominée par une aristocratie puissante, guerrière et cultivée, à l'éducation (*paideia*) raffinée, mais aussi contestée : la crise sociale débouche sur les premières législations et figures de législateurs (Solon à Athènes, Lycurgue à Sparte) et l'apparition de tyrannies (Pisistrate à Athènes) sensées relayer les revendications populaires. C'est aussi la naissance de la littérature : composition des poèmes homériques (*Iliade*, *Odyssée*), poésie lyrique (Sappho, Alcée), chorale (Alcman), iambique (Archiloque) etc. ; au VI^{ème} s. la naissance de la philosophie en Asie Mineure (Thalès, Anaximène etc.) ; l'apparition d'une nouvelle forme d'organisation politique en rupture avec les cultures palatiales de l'âge du bronze : **la cité (πόλις)** ; époque de la colonisation en Méditerranée, de la fondation des Jeux Olympiques (776 av. J.-C.) ; notons aussi les développements importants de la céramique : la céramique corinthienne et le style orientalisant, la céramique attique avec les vases à figures noires puis rouges à partir de 530 av. J.-C..

Le vase de la page suivante, une cruche à vin (*oenochoe*) datée de 740 av. J.-C. et trouvée au Dipylon (porte d'entrée d'Athènes, près du cimetière du Céramique), est, avec la coupe de Nestor retrouvée à Ischia (725 av. J.-C.), un des tout premiers témoignages d'écriture alphabétique (celle que nous allons étudier). On peut y déchiffrer le texte suivant (un hexamètre dactylique, le vers de l'épopée) :

ὄς νῦν ὄρχηστῶν πάντων ἀταλώτατα παίζειι ...

Celui qui parmi tous les danseurs danse de la façon la
plus charmante ...

⁶ Hérodote V, 58 : « En s'installant dans le pays, les Phéniciens venus avec Cadmos, - et parmi eux les Géphyréens -, apportèrent aux Grecs bien des connaissances nouvelles, entre autres l'alphabet, inconnu jusqu'alors en Grèce à mon avis : ce fut d'abord l'alphabet dont usent encore tous les Phéniciens, puis, avec le temps, les sons évoluèrent ainsi que la forme des lettres » (trad. A. Barguet). Le terme utilisé par Hérodote pour « lettres » est γράμματα. On trouve aussi (par exemple dans certaines inscriptions) σημεῖα. L'alphabet phénicien est apparu au XI^{ème} s. av. J.-C. et comportait 22 signes. Ce n'est pas la première forme d'alphabet (cf. alphabets Proto-Sinaïtique et Proto-Canaéniens).



Oenochoë (cruche à vin) et inscription du Dipylon, vers 740 av. J.-C.
Musée archéologique national (inv.192), Athènes.

Voici la forme des lettres que nous allons étudier telle qu'on la trouve sur les documents les plus anciens.

ης Αγοράς.

ΠΡΩΙΜΗ ΕΛΛΗΝΙΚΗ ΓΡΑΦΗ
EARLY GREEK WRITING

Οινεχόν Διπύλου Οστρακά Υψητρού
Dipylos Olinochoe Hyamellos sherds

Α	↗ ↘ Α	ΑΑΑ ↗ Α
Β		Β
Γ		Γ Γ Γ
Δ		Δ Δ
Ε	Ε Ε	ΕΕΕΕ Ε Ε Ε Ε
Ζ	Ζ	
Η	Η	
Θ		Θ
Ι	Ι Ι	Ι Ι
Κ	Κ	Κ
Λ	Λ	Λ Λ
Μ		Μ Μ Μ Μ
Ν	Ν Ν	Ν Ν
Ο	Ο Ο	Ο Ο Ο
Π	Π Π	Π
Ρ	Ρ	Ρ Ρ Ρ
Σ	Σ Σ	Σ Σ Σ Σ Σ
Τ	Τ Τ Τ Τ	Τ Τ Τ
Υ	Υ	Υ Υ
Φ		Φ
Χ	Χ	Χ Χ

Les dialectes

A cette époque, puis à l'époque classique, la carte linguistique de la Grèce se caractérise par un grand nombre de **dialectes régionaux** (comme en Suisse allemande aujourd'hui) :

- l'ionien-attique qui comprend à son tour l'ionien et l'attique,
- les parlers éoliens : lesbien, thessalien, béotien,
- les parlers achéens : arcado-chypriote, pamphylien,
- le dorien : langue du Nord-Ouest, du Péloponnèse (Sparte), des îles de l'Égée et de la Cyrénaïque, de la Sicile et de la Grande-Grèce.

À côté des dialectes parlés se sont développées des **langues littéraires**. La première d'entre elle est la langue homérique, mosaïque de dialectes divers. L'ionien littéraire (celui d'Hérodote ou de Théognis), le dorien littéraire (celui de Pindare, des chœurs de tragédies), l'éolien littéraire (celui d'Alcée et de Sappho) puisent à cette première source⁷.



Les langues grecques à l'époque classique

 Dorien	 Eolien	 Attique
 Dorien nord-ouest	 Arcado-cypriote	 Ionien
 Dorien-Achéen		

⁷ D'après J. Bertrand, *Nouvelle grammaire grecque*, Paris, 2000, p. 5-6.



Buste d'Homère, type d'Épiménide
Copie romaine d'après un original grec du V^{ème} s. av. J.-C.
Glyptothèque, Munich.



Le *kouros* de Samos. Trouvé à l'*Héraion* (sanctuaire d'Héra) en 1973 et 1984.

VI^{ème} s. av. J.-C. Hauteur : 5,25 m.

Musée archéologique de Vathy, Samos.

Le *kouros* est une statue votive (ou funéraire) de jeune homme (pendant masculin de la *koré*), production typique de l'art grec à l'époque archaïque.



Kouros trouvé au cap Sounion, près du temple de Poséidon. Statue votive offerte au dieu de la mer.
Vers 600 av. J.-C. Musée national archéologique, Athènes.

V. L'époque classique (508 – 323 av. J.-C.)

Elle commence avec la révolution démocratique de Clisthène à **Athènes** (508/7) et les guerres médiques (contre l'empire perse, 490 – 478) et se termine avec la mort d'Alexandre le Grand à Babylone (323). C'est la grande époque d'Athènes qui connaît un développement artistique et intellectuel exceptionnel (parfois qualifié, non sans raison, de « miracle grec »⁸) : évolution de l'architecture (temples) et de la sculpture (Phidias, Praxitèle), développements du théâtre (tragédie, drame satyrique et comédie, avec Eschyle, Sophocle, Euripide, Aristophane), de l'historiographie (Hérodote, Thucydide), apparition d'une nouvelle médecine (Hippocrate), débats entre sophistes (Gorgias, Protagoras) et philosophes (Socrate, mort en 399, et ses disciples comme Platon) sur la fonction du langage. C'est l'époque précisément où Socrate donne à la philosophie une nouvelle dimension : l'éthique (on n'étudie plus seulement, si l'on peut dire, la physique du monde, du *cosmos*, mais aussi la place de l'homme dans celui-ci). Du point de vue politique, les Athéniens expérimentent avec passion un nouveau système politique : la démocratie, et mettent sur pied la ligue de Délos (478) qui fait d'Athènes une puissance impériale (rôle politique central de Périclès⁹). C'est aussi, conséquence de l'hégémonie athénienne, la guerre dite du Péloponnèse (431 – 404) entre Sparte et Athènes et leur alliés respectifs et la défaite d'Athènes. Le IV^{ème} s. voit l'affirmation de la puissance macédonienne (Philippe II et son fils Alexandre le Grand), la défaite des cités grecques alliées à Chéronée en 338, mais aussi un perfectionnement de la démocratie athénienne.



Korai de l'Érechthéion, fin du V^{ème} s. av. J.-C., Acropole d'Athènes.

⁸ L'expression est d'Ernest Renan (1823-1882) et n'est pas sans lien avec la conception de Johann Joachim Winckelmann (1717-1768) d'un art grec qui se développe comme un organisme vivant et atteint à l'époque classique sa pleine maturité (*Geschichte der Kunst des Alterthums*, Dresden 1764).

⁹ On parle souvent de « siècle de Périclès » pour qualifier le V^{ème} s. athénien.





« Aphrodite Braschi », copie (I^{er} siècle av. J.-C.) d'une statue votive de Praxitèle à Cnide
Type de l'« Aphrodite de Cnide » (v. 350-340 av. J.-C.)
Glyptothèque, Munich.

VI. L'époque hellénistique (323 - 30 av. J.-C., depuis la mort d'Alexandre le Grand jusqu'à la conquête romaine de l'Égypte)

Le terme allemand *Hellenismus* (*période hellénistique* en français) a été inventé par Johann Gustav Droysen (1808-1884) pour qualifier la civilisation grecque qui après les conquêtes d'Alexandre « déborde sur le monde » (A. Bouché-Leclercq). D'aucuns parlent d'une « mondialisation grecque ». Dans l'œuvre de Droysen elle s'interrompt en 221 av. J.-C., mais par convention elle va jusqu'à la bataille d'Actium en 31 av. J.-C. et la conquête romaine de l'Égypte en 30¹⁰ ; du point de vue culturel on peut la faire durer plus longtemps encore (L. Canfora). L'échelle politique de référence n'est plus, désormais, celle de la cité (πόλις) mais de royaumes. La division de l'énorme empire d'Alexandre entre ses généraux et successeurs (les **Diadoques**) aboutit en effet à la création de trois grands royaumes : de **Macédoine** (Antigone le Borgne, Cassandre), des **Lagides** (Égypte, les descendants de Lagos et de Ptolémée¹¹) et des **Séleucides** (Asie mineure, Perse, Mésopotamie ; dynastie fondée par Séleucos), auxquels il faut ajouter le royaume de **Pergame**, qui passent tous progressivement sous la coupe de Rome (voir par exemple la bataille de Pydna en 168 av. J.-C.). Alexandrie, Pergame sont les grands centres urbains de ce monde nouveau.



La langue grecque va alors s'unifiant, devenant **la koiné, la κοινή διάλεκτος, « la langue commune »**. Cette dénomination désigne ainsi le grec de l'époque hellénistique et impériale : à partir des conquêtes d'Alexandre le Grand, le grec s'est en effet imposé dans tout le bassin oriental de la Méditerranée en tant que langue commune, officielle et de culture. L'horizon n'étant plus celui de la cité, il était fatal que la langue évoluât. **La base de la koiné est l'attique, le dialecte d'Athènes**, la cité qui s'était assurée l'hégémonie autant politique que culturelle sur la Grèce de l'époque classique. En tant que langue de culture, l'attique avait été modelé par les grands auteurs des V^{ème} et IV^{ème} siècles. Très vite les parlers locaux (autres dialectes grecs, autres langues) ont toutefois influencé le grec "commun" de manière diversifiée selon les régions où il s'était diffusé. Le terme *koiné* renvoie de fait à une réalité complexe et plurielle.

¹⁰ Cf. F. Queyrel, *La sculpture hellénistique*, Paris 2016, p.34.

¹¹ La dynastie des Lagides est ainsi nommée d'après le nom de Lagos, le père de Ptolémée I Sôter.

C'est ce grec « standard » (son rôle peut être rapproché de l'anglais de communication internationale d'aujourd'hui) qui a servi à la **traduction de la Bible hébraïque en grec** (*Bible des Septante* ou *Bible d'Alexandrie*), à la **rédaction de certains textes de l'Ancien Testament** (*La Sagesse de Salomon* par exemple, transmise par *La Septante*) et à la **rédaction du Nouveau Testament de la Bible chrétienne**. Contrairement à l'usage de l'époque (mouvement littéraire appelé **atticisme**, en réaction à une langue qui s'éloigne trop des canons classiques), les auteurs du Nouveau Testament (à part Luc) ne tiennent pas particulièrement à soigner leur style dans le but d'imiter les modèles classiques.

Comme l'écrit Antoine Meillet¹² : « Des gens de toutes nations, Égyptiens, Arabes, Syriens, Perses, etc., se servent alors de ce grec commun comme langue de communication générale sans abandonner pour cela leur langue nationale. Les éléments de population de caractère international, comme les Juifs établis en Égypte, adoptent la langue grecque au point que, pour lire leurs livres saints, ils sont obligés de les traduire en grec. Le grec ionien-attique est la langue commune des gens cultivés : c'est elle qu'en Asie antérieure on attend d'un homme qui n'est pas du pays et qui va faire un discours public ; Paul surprend agréablement ses auditeurs juifs à Jérusalem et obtient le silence en s'adressant à eux en araméen (*Actes XXII, 2*) ».



Le Laocöon, chef d'œuvre de l'art hellénistique.
Hauteur 2,08 m. Musées du Vatican, Rome.

¹² A. Meillet, *Aperçu d'une histoire de la langue grecque*, Paris 1965/1975 (1913), p.266.

VII. L'époque romaine ou impériale (de 30 av. J.-C. jusqu'à la fermeture des écoles philosophiques "païennes" d'Athènes par l'empereur Justinien, en 529 ap. J.-C.).



La tête ci-dessus, dite du « Romain mélancolique », se trouve au Musée archéologique de Delphes en Phocide. D'aucuns considèrent qu'il s'agit du général et consul romain « philhellène » Titus Quinctius Flamininus qui, en 197 av. J.-C., proclama la liberté des cités grecques de la domination macédonienne (c'est-à-dire des héritiers et successeurs d'Alexandre le Grand). Rome en effet s'est progressivement immiscée dans les affaires des royaumes hellénistiques et, sous couvert de libérer les cités grecques, impose peu à peu sa loi. Le libérateur devient le nouveau maître. Mais si les Romains l'emportent militairement et politiquement, si toutes les décisions importantes relatives à la Grèce se prennent désormais à Rome, et non plus comme jadis à Delphes, sanctuaire panhellénique, l'empire romain sera du point de vue culturel et linguistique, un empire grec. Chacun connaît la formule du poète Horace :

Graecia capta ferum victorem cepit.

« La Grèce vaincue a vaincu son farouche vainqueur. »

Prenant le relais des souverains hellénistiques, les empereurs romains, notamment Hadrien (empereur de 117 à 138 ap. J.-C.) ou de riches mécènes comme le rhéteur Hérode Atticus (101-177 ap. J.-C.) assument l'héritage grec, restaurent et entretiennent les sites de la Grèce archaïque et classique, ou financent la construction de nouveaux édifices de prestige, par exemple le stade de Delphes ou le théâtre d'Hérode Atticus à Athènes, toujours en activité aujourd'hui. Un monument particulièrement caractéristique de cette époque est le piédestal d'Agrippa sur l'Acropole d'Athènes (ci-dessous). Ce socle soutenait originellement un quadriges qui célébrait la victoire du roi hellénistique Eumène II de Pergame aux jeux panathénéens. Après le triomphe de Rome, il est transformé en un monument qui présente désormais Agrippa, le gendre de l'empereur Auguste, et co-régent, comme le bienfaiteur de la cité d'Athènes. La protection de l'hellénisme, source du savoir, est aussi source de légitimité.



Surtout, durant cette époque, **la Grèce devient chrétienne**. L'empereur Constantin, qui donne une nouvelle capitale (330) à l'empire romain, Constantinople, est selon la tradition le premier à s'être converti au christianisme, sous l'influence de sa mère, Sainte Hélène. Si la conversion de Constantin reste un sujet de controverse pour les historiens, c'est bien sous son règne que la liberté de culte est accordée aux chrétiens (édit de Milan, 313), avant que le christianisme ne devienne religion officielle, à l'exclusion des autres, sous Théodose I^{er} le Grand (379-395, rôle décisif joué par l'évêque de Milan, Saint Ambroise). Le vieux paganisme, qu'incarnent encore le rhéteur Thémistios et son élève l'empereur Julien dans les

premiers temps de Constantinople, résiste vaillamment jusqu'à la fermeture des écoles philosophiques d'Athènes par Justinien en 529. L'enseignement est désormais l'affaire de l'Église, mais dans la partie orientale, grecque de l'empire, l'éducation (*paideia*) ne se réduira jamais au christianisme : l'héritage antique demeure et l'on continue à apprendre à lire dans Homère, sage pratique.

En 395 à la mort de Théodose I^{er} l'empire est divisé entre des deux fils, Honorius qui hérite de la partie occidentale, et Arcadius qui hérite de la partie orientale. Il y a désormais deux empires, l'un en Occident, l'autre en Orient, deux capitales, Rome et Constantinople. En 476 le dernier empereur d'Occident, Romulus Augustule est déposé par Odoacre, roi des Hérules. Justinien (527-565) parvient brièvement à rétablir l'unité de l'empire et à reconquérir une partie de l'Italie, l'Afrique du Nord et le sud de l'Espagne. Sa tentative, malgré les conseils avisés de l'impératrice Théodora, ne fait pas long feu, mais l'idée de la réunification restera profondément ancrée dans le monde grec. Les Ottomans appelleront « Roumis » (Romains) les sujets grecs de l'empire d'Orient et leur pays la Roumélie. Lorsqu'à la Noël de l'an 800 le barbare Charlemagne est proclamé empereur par le pape à Rome, c'est-à-dire successeur des empereurs romains, en Grèce c'est la consternation : seul le *basileus* (empereur) de Constantinople a la légitimité d'hériter d'un tel titre.



Raphaël (dir.), *La vision de la croix* (détail), fresque, vers 1520
Chambre de Constantin, Vatican.

Vision de l'empereur Constantin avant la bataille contre Maxence au Pont Milvius près de Rome (312 ap. J.-C.)
qui l'incite à remplacer les aigles des boucliers des soldats par la croix.

La fresque contient l'inscription grecque suivante :

ἐν τούτῳ νίκα
in hoc signo vinces
par ce signe tu vaincras

VIII. L'époque byzantine (de 529 à la prise de Constantinople par les Ottomans, en 1453).

C'est le Moyen-Âge grec, celui de l'empire d'Orient, ou byzantin ; de l'empire grec ; le monde de l'orthodoxie, des églises byzantines, des icônes et de l'iconoclasme (VIII^{ème} – IX^{ème} s.), des grandes dynasties impériales, celles des Macédoniens, des Comnène, des Ange, des Paléologue, des Cantacuzène... On y observe une forme de christianisme très différent de celui qui se développe alors dans le monde latin. L'incompréhension entre le monde grec, le christianisme orthodoxe, au fonctionnement collégial, synodal (hérité de la tradition démocratique de la cité grecque), et le monde latin, le christianisme romain, plus monarchique et autoritaire, est profonde, comme l'écrit Olivier Delorme¹³ :

En Orient la foi est plus optimiste, plus préoccupée des moyens par lesquels l'homme peut s'unir à Dieu que par la définition et la traque du péché, plus axée sur la résurrection que sur la passion, plus bienveillante pour la nature humaine, et plus « libérale » en matière morale. Les prêtres peuvent ainsi être mariés, et si l'indissolubilité du mariage est reconnue en principe, en pratique Jean Chrysostome justifie le divorce dès le V^{ème} siècle, au motif que si une union qui tourne mal conduit au péché, il vaut mieux manquer au principe de l'indissolubilité que de conduire celui à qui on refuserait le divorce à perdre son âme. Cette Église orientale est aussi moins cléricale : en 858, le César Bardas choisit un laïc, le grand lettré Photios, pour devenir patriarche en place d'Ignatios (Ignace) qu'il vient de déposer.

Cette incompréhension conduit ainsi au **grand schisme de 1054** (question du *filioque*). Les condamnations croisées de cette époque ne seront levées que le 7 décembre 1965 par une déclaration commune du patriarche œcuménique Athénagoras I^{er} et du pape Paul VI.

Un des grands esprits de cette période est une femme, **Anne Comnène** (1083-1153), fille de l'empereur Alexis I^{er} Comnène et de l'impératrice Irène Doukas. Elle est l'auteur d'un des chefs-d'œuvre de la littérature byzantine, l'*Alexiade*, chronique qui relate en 15 livres et sur le mode épique les exploits de son père, notamment lors de la première croisade (cf. sa rencontre avec Godefroy de Bouillon). Le poète Constantin Cavafy (1863-1933), un grec d'Alexandrie qui aime à évoquer cette période, a consacré à la princesse porphyrogénète un poème fameux où il évoque le drame de sa vie : l'échec de sa tentative de succéder à son père à la place de son frère Jean :

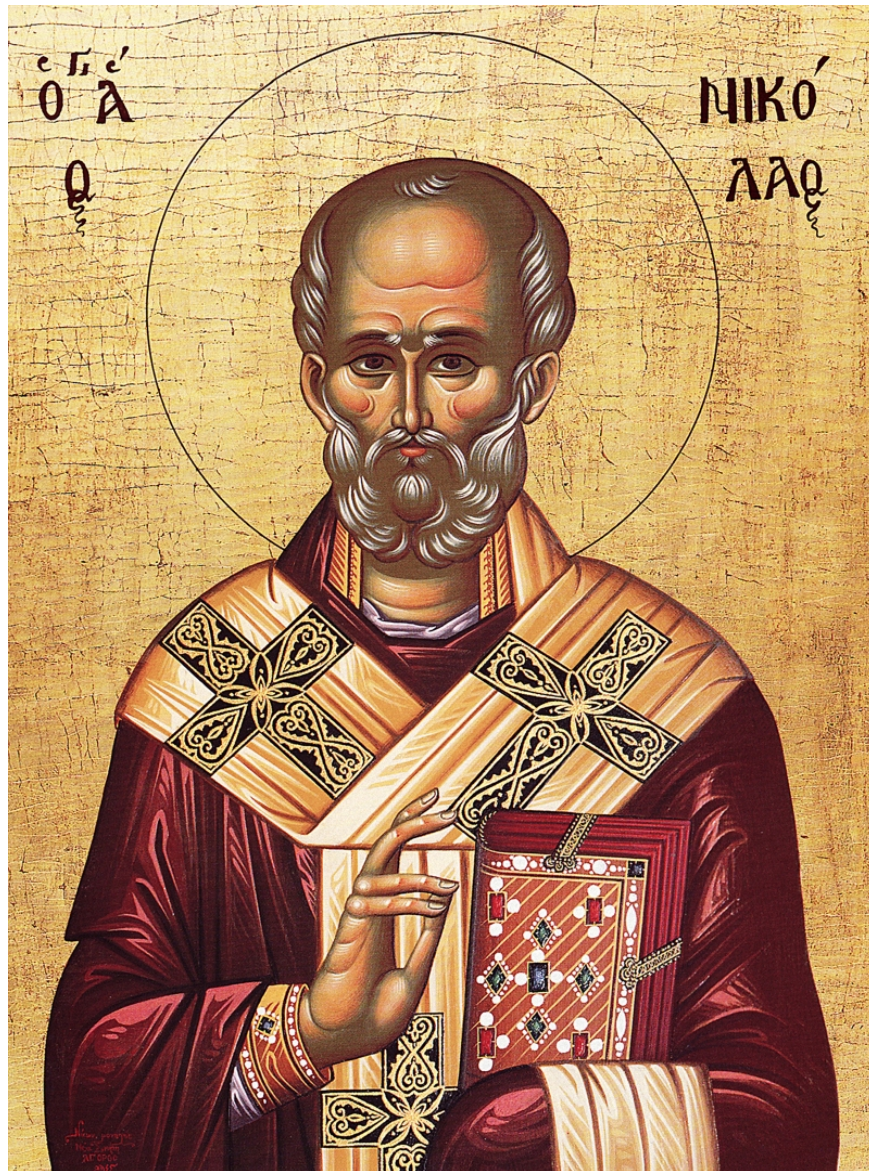
Dans le prologue de son *Alexiade*,
Anne Comnène pleure son veuvage.

Son âme est égarée. « Un torrent
De larmes, nous dit-elle, noie
Mes yeux... Hélas, quelles tempêtes » dans sa vie,
« Hélas, quels bouleversements ! » La douleur la consume

¹³ O. Delorme, *La Grèce et les Balkans*, I, Paris 2013, p.63.

« Jusqu'à la moelle des os, jusqu'au tréfonds de l'âme ».
Pourtant, la vérité semble que cette ambitieuse
Ait éprouvé une seule douleur vraiment cruelle ;
Que cette Grecque arrogante n'ait eu,
Même si elle ne l'avoue pas, qu'un profond regret,
Et c'est d'avoir, malgré toute son adresse, échoué
À s'emparer du trône. C'est Jean qui dans son insolence
L'avait pris, alors qu'elle l'avait presque à sa portée.

(Traduction de S. C. Zervos et P. Portier, 1992).



Icône byzantine.

La Grèce de cette période est aussi marquée, on l'a dit **par les croisades**, un des thèmes majeurs de l'*Alexiade* d'Anne Comnène. La guerre sainte est profondément étrangère au christianisme byzantin, de même que l'Inquisition ou la persécution de Juifs. Amener les impies à la vérité par la force semble à Constantinople une aberration. Une guerre ne saurait être autre chose qu'une guerre de conquête. Alain Ducellier écrit ainsi qu'¹⁴

après avoir si longtemps condamné la guerre sainte musulmane au nom du respect de la vie, on ne pouvait comprendre, à partir des croisades, que les chrétiens la fissent de leur côté. À de rares exceptions près, les Byzantins (...) n'éprouveront jamais que surprise et dégoût devant la « guerre de Dieu ».

C'est le drame quand les troupes de la IV^{ème} croisade, se détournant de leurs objectifs (la reconquête des lieux saints du christianisme) s'emparent de Constantinople le **12 avril 1204** et mettent la ville à sac. Les richesses prodigieuses de la Ville sont acheminées par bateau sur l'autre rive de la Méditerranée avec la complicité de Venise, la grande rivale. Pour les Grecs un traumatisme et une blessure jamais refermée. L'empire byzantin ne s'en est jamais vraiment remis. Les croisés fondent le royaume latin, la Grèce vit sous la domination des Francs.

Saint Jean-Paul II trouvera les mots pour l'Histoire, le 4 mai 2001, lors de la première visite d'un souverain pontife en Grèce¹⁵ :

Certains souvenirs sont particulièrement douloureux, et certains événements d'un lointain passé ont laissé jusqu'à ce jour de profondes blessures dans les esprits et les cœurs du peuple. Je pense au sac dramatique de la ville impériale de Constantinople, qui était depuis si longtemps le bastion de la chrétienté en Orient. Il est tragique que les assaillants, qui étaient partis assurer le libre accès des chrétiens à la Terre sainte, se soient retournés contre leurs frères dans la foi. Le fait que les chrétiens latins y participaient remplit les catholiques d'un profond regret. (...) Le jugement appartient seulement à Dieu, et par conséquent nous confions le lourd fardeau du passé à son infinie miséricorde, l'implorant de guérir les blessures qui font encore souffrir le cœur du peuple grec.

C'est dans ce contexte qu'en 1249 un seigneur franc, Guillaume II de Villehardouin, prince d'Achaïe, fonde la ville et la forteresse de **Mystras** près de Sparte. Après le départ des Francs, les empereurs byzantins (Michel VIII Paléologue, et surtout Jean VI Cantacuzène) font de Mystras un des grands centres intellectuels, politiques et spirituels de l'empire renaissant. Elle est la capitale du despotat de Morée. Le grand philosophe néoplatonicien Gémiste Pléthon, un partisan de l'union des églises d'Orient et

¹⁴ A. Ducellier, *Le drame de Byzance. Idéal et échec d'une société chrétienne*, Paris 1976, p.165, cité par O. Delorme, *La Grèce et les Balkans*, I, Paris 2013, p.74.

¹⁵ Cité par O. Delorme, *La Grèce et les Balkans*, I, Paris 2013, p.79. Le texte intégral peut être lu sur le site Internet du Saint-Siège :

https://www.vatican.va/content/john-paul-ii/fr/speeches/2001/may/documents/hf_jp-ii_spe_20010504_archbishop-athens.html

d'Occident, y vit et y meurt, le 26 juin 1452. Aujourd'hui, les ruines de Mystras, très visitées, donnent une bonne idée de ce que fut une ville byzantine (comme Pompéi donne une bonne idée de ce qu'était une ville romaine, Olynthe une ville grecque) et témoignent des splendeurs de cette époque.



Églises de Mystras, Laconie. Au fond la Sparte moderne.

IX. L'époque ottomane (1453 – 1821)

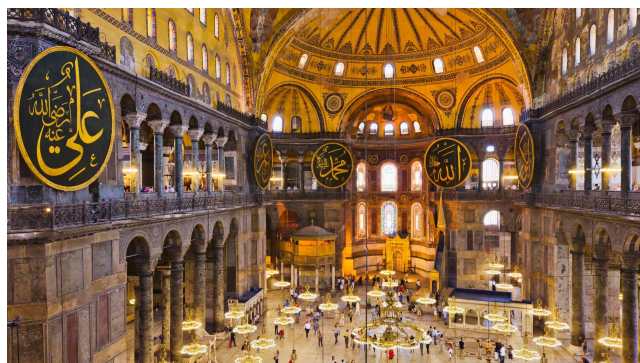
La prise de Constantinople par le sultan Mehmet II le 29 mai 1453 et la mort héroïque du dernier empereur, Constantin XI Paléologue, est, du point de vue grec, un jour funeste. « Les icônes se mirent à pleurer » dit la liturgie orthodoxe de ce jour. C'est la fin de l'empire byzantin, d'ailleurs réduit depuis au moins un siècle à peau de chagrin. Constantinople devient Istanbul. La Grèce fait désormais partie, pour de longs siècles, de l'empire ottoman. Des intellectuels, comme le futur cardinal Bessarion, élève de Pléthon à Mystras, qui devint un membre éminent de la curie romaine et faillit devenir pape, prennent la fuite sauvant ainsi de nombreux trésors de la culture antique : les livres de Bessarion constituent le fond prestigieux de la Bibliothèque *Marciana* de Venise. Les unionistes (église uniate, les partisans de l'union des églises grecque et latine) sont en réalité assez peu nombreux et se limitent aux lettrés. Beaucoup en effet voient les Ottomans comme un mal moindre que l'Europe latine : la tragédie de 1204 est encore dans toutes les mémoires. Une expression résume assez bien les sentiments des Grecs de cette époque : « Mieux vaut le turban du Turc que la mitre du pape. »

Les bibliothèques byzantines transportées en Europe jouent un rôle déterminant dans le déclenchement de la **Renaissance** dont la Grèce reste à l'écart¹⁶. Érasme par exemple apprend le grec à travers les éditions vénitiennes d'auteurs anciens d'Alde Manuce, qui n'auraient pas été possibles sans l'apport des érudits byzantins. L'Europe redécouvre alors la Grèce antique, à sa façon, et pour une large part sans les Grecs. La modernité se construit sur une vision aussi puissante et géniale que biaisée de l'héritage antique.

Pourtant, l'époque ottomane est aussi, pour la Grèce, le moment d'une renaissance, ou plutôt d'une continuité de l'hellénisme. Celle-ci est due d'abord au rôle très dynamique de l'Église orthodoxe (dans le domaine de l'éducation notamment) à qui le Sultan laisse la bride sur le cou, puis à l'apparition d'une nouvelle bourgeoisie. Constantinople reste, pour longtemps encore, une ville grecque. Expulsé de Sainte-Sophie, le patriarcat trouve refuge dans la petite église de Saint-Georges-du-Phanar (litt. le phare de la Corne d'Or), nouveau centre religieux autour duquel se forme une nouvelle élite, **les Phanariotes**. Ceux-ci, profitant notamment de l'éviction des Génois de Mer Noire, de l'affaiblissement de Venise en Méditerranée orientale (douce revanche), et du peu de goût des Ottomans pour le commerce, bâtissent d'importantes fortunes grâce au développement d'une puissante flotte commerciale (ce sont les ancêtres des armateurs grecs d'aujourd'hui). Les marchands grecs seront, plus tard, le principal vecteur de la pénétration des idées des Lumières en Grèce, à l'origine du mouvement national et de la révolution de 1821¹⁷.

¹⁶ Il y a des exceptions majeures, surtout liées à la Crète longtemps sous domination vénitienne (prise de Candie, 1669) : les peintures du Greco (Domínikos Théotokópoulos, 1571-1614), ou l'*Érotókritos* de Vitsentos Cornaros (1553-1613), épopée et roman d'amour en vers, un des grands chefs-d'œuvre de la littérature grecque, d'une fraîcheur et d'une invention confondantes, qui recourt à l'idiome populaire (démotique) et sera une source d'inspiration pour nombre d'auteurs du XX^{ème} siècle (Georges Séféris par exemple).

¹⁷ D'après O. Delorme, *La Grèce et les Balkans*, I, Paris 2013, p.183-184.



Intérieur de la basilique sainte Sophie, Istanbul.



Maisons ottomanes de Thessalonique.



Café turc, café grec.



Théophilos Hadjimichail, *Constantin Paléologue au combat 1453*, 1932, Théophilos Museum, Lesbos, Grèce.



J.-J. Benjamin-Constant, Entrée du sultan Mehmet II à Constantinople le 29 mai 1453
Huile sur toile, 1876. Hauteur 697,0 cm. Largeur 536,0 cm.
Musée des Augustins, Toulouse.

X. L'époque moderne et contemporaine (depuis 1821)

En 1821, la Grèce se révolte contre la Sublime Porte. C'est la **Révolution grecque**, inspirée d'une part par les idéaux du siècle des Lumières et de la Révolution française (voir le rôle de Rhigas Feraios), animée d'autre part par une guérilla haute en couleur : les Armatoles et les Klephtes, littéralement « bandits », des maquisards dont le fonctionnement laisse **les philhellènes européens** venus les aider ébaubis. Ceux-ci s'attendaient à rencontrer des grecs anciens, ou ce qu'ils imaginaient qu'étaient les grecs anciens. Ils découvrent un monde très différent, celui des fiers combattants en fustanelle, des capétans et des pallikares, formé durant les longs siècles d'occupation ottomane. Le soutien des puissances européennes, d'abord circonspectes, parfois franchement hostiles (l'Autriche de Metternich), assure le succès du mouvement national grec¹⁸. Le premier issu d'un des grands empires à déboucher sur la création d'une nation moderne.



L'église de Kalamata (sud du Péloponnèse), haut lieu de l'insurrection de 1821. Ci-dessous, à proximité de ce temple, la commémoration du 200^{ème} anniversaire de l'événement, avec l'inscription : « Et tous nous respirons le souffle de la liberté. »

¹⁸ Bataille de Navarin, 20 octobre 1827.



Le Suisse de Missolonghi

Parmi les européens philhellènes venus prêter main forte à la Grèce (le plus connu est Lord Byron), il convient de mentionner de nombreux Suisses, en particulier Johann-Jacob Meyer (1798-1826), un des héros de la révolution grecque. Ce jeune zurichois, chirurgien sans diplôme et libertin, se passionne pour la cause des insurgés grecs et s'engage à leurs côtés. Il épouse une femme grecque, apprend le grec, se convertit à l'orthodoxie, devient journaliste, écrit dans un style passionné qui trouve son public, rencontre Byron avec qui il ne s'entend guère. Il écrit le 10 avril 1826 les lignes suivantes, avant de tenter une sortie désespérée devant Missolonghi assiégée par les Turcs :

Nous vivons nos dernières heures. La pensée que le sang d'un Suisse, descendant de Guillaume Tell, se mélangera au sang des héros de la Grèce antique me remplit de fierté.



Monument à la mémoire de Johann-Jacob Meyer et des Suisses philhellènes au parc des héros de Missolonghi.

Le comte Jean Kapodistrias

Après une première et brève période républicaine, sous la houlette (et la férule) du gouverneur Jean Kapodistrias (ou Capo d'Istria), qui avait sauvé la Suisse au congrès de Vienne (1815) et fut assassiné à Nauplie (9 octobre 1831), l'Europe impose à la Grèce un système monarchique (le premier roi, Othon I^{er} est bavarois, le second, Georges I^{er}, danois) et une « européanisation » qui ne tient pas toujours compte des particularités d'un monde façonné par Byzance et l'époque ottomane, et est la source de nombreuses incompréhensions qui perdurent aujourd'hui encore.



Buste de Jean Kapodistrias à Ouchy. Hommage tardif de la Suisse au grand diplomate, ministre du Tsar Alexandre I^{er}. Il représente son maître au Congrès de Vienne avec pour mission de veiller aux intérêts helvétiques. Monument inauguré le 21 septembre 2009 par Sergeï Lavrov, Ministre des affaires étrangères de la Fédération de Russie, et Micheline Calmy-Rey, son homologue suisse.



Eugène Delacroix, *Scènes des massacres de Scio : familles grecques attendant la mort ou l'esclavage*, 1824.
Huile sur toile, 419 x 354 cm., Musée du Louvre, Paris.

Les tableaux de Delacroix, comme les poèmes de Victor Hugo, la solidarité chrétienne, et une force nouvelle, la presse, contribuent au développement du sentiment philhellène en Europe, et poussent les États européens réticents à soutenir un foyer révolutionnaire (c'est l'époque de Metternich et de la Restauration). L'élément décisif est toutefois l'intervention de l'Angleterre. Intervention intéressée et prétexte pour renforcer les positions anglaises en Méditerranée orientale, elle entraîne mécaniquement celle de la France et de la Russie, peu désireuses de laisser le champ libre à leur rivale. Intervention décisive pour l'indépendance grecque, elle fait entrer la Grèce dans le jeu des grandes puissances de l'Europe, pour le meilleur et pour le pire.



Eugène Delacroix, *La Grèce sur les ruines de Missolonghi*, 1826.
Huile sur toile, 209 x 147 cm., Musée des Beaux-Arts, Bordeaux.

L'idéologie du jeune État, à partir de 1844, est « **la grande idée** » : reconquérir tous les territoires où l'on parle grec et encore occupés par les Ottomans (irrédentisme), notamment la Crète, les îles orientales et la côte asiatique de la Méditerranée (par exemple Smyrne) que les Grecs avaient colonisée depuis l'époque d'Homère, avec en ligne de mire Constantinople (Istanbul). L'effondrement de l'empire ottoman au début du XX^{ème} siècle paraît ainsi propice à la reconquête des terres grecques de la rive orientale de la Méditerranée. Mais la défaite militaire contre la Jeune Turquie de Mustapha Kemal Atatürk en 1922 (« **la grande catastrophe** ») débouche au contraire sur un échange de populations et l'exode douloureux des Grecs d'Asie Mineure (traité de Lausanne, 1923). C'est la fin de plus de 2500 ans de présence grecque dans cette région.

Politiquement, le personnage le plus important de l'époque moderne est le crétois **Éleuthérios Vénizélos** (1854-1936), fondateur et chef du parti libéral (l'opposition au roi et au parti conservateur) qui, plusieurs fois premier ministre, modernise le pays et cherche à rapprocher la Grèce des autres pays européens (réformes agraires, scolaires etc.). Dans la ligne de la politique de Vénizélos, la Grèce redevient une république en 1974, après la dictature des Colonels (1967-1974), dictature soutenue par les États-Unis (contre l'avis de la France gaulliste, qui était encore la France), et adhère à l'Union européenne en 1981, avec encore une fois le soutien décisif de la France face aux réticences de l'Allemagne : « On ne fait pas jouer Platon en deuxième division » (Valéry Giscard d'Estaing).



Vénizélos et Atatürk à Ankara, 27 octobre 1930. Au centre la seconde épouse de Vénizélos, Helena Skylizzi.



Charles de Gaulle et le premier ministre grec Konstantin Karamanlis, Athènes 1963. C'est l'époque où la Grèce, renouant avec la politique vénizélienne d'entente avec la France, cherche à prendre ses distances avec ses parrains anglo-saxons. À Paris le Général ne se le fait pas dire deux fois. Il obtient en 1961 pour la Grèce un traité d'association avec la CEE (l'ancêtre de l'Union européenne) et effectue en mai 1963 un voyage triomphal en Grèce resté dans les mémoires. Voir le petit film réalisé à l'occasion du soixantième anniversaire de cette visite : https://www.youtube.com/watch?v=itJdI_NViOc

K. Karamanlis, le plus grand homme politique grec de la seconde moitié du XX^{ème} s., s'exilera en France quelques mois plus tard. Après la chute des Colonels (1974), il joue un rôle déterminant dans le rétablissement de la démocratie, l'instauration de la république et le rapprochement avec l'Union européenne.

La question de la langue

Du point de vue linguistique cette époque se caractérise par une forme de **diglossie** (la coexistence de deux langues) : 1) la *katharévoussa* (καθαρεύουσα), langue des « puristes », ou « purifiée » (notamment des influences turques et italiennes), langue savante, artificielle, issue de la tradition atticiste, parlée par une élite, héritage des lettrés byzantins de Constantinople : elle cherche à imiter le grec ancien et est un peu à la langue ce que le néoclassicisme est à l'architecture; 2) le grec *démotique* (δημοτική γλώσσα), la langue populaire, celle qu'on parle dans la rue. La langue démotique a remplacé la *katharévoussa* comme langue officielle de l'État grec en 1976. Les Grecs qui ont connu l'enseignement scolaire d'avant 1976 se rappellent bien qu'on parlait alors à l'école un grec différent de celui qu'on parlait à la maison ou dans la rue.

Au XIX^{ème} s. le poète **Dionysios Solomos** (1798 – 1857, grec né à Zante et de langue maternelle italienne), fervent défenseur du grec démotique (dans l'esprit des Lumières, faire confiance au peuple), donne à cette langue ses premières lettres de noblesse littéraire. Les premières strophes de son *Hymne à la liberté* (1823) sont devenues le texte de l'Hymne national grec. Solomos ouvre la voie à **Costis Palamas** (1859-1943) et **Alexandre Papadiamantis** (1851-1911), inaugurant la prestigieuse tradition littéraire de la Grèce moderne.

C'est sans doute **Georges Seféris** qui dans son discours (en français) de réception du prix Nobel de littérature (11 décembre 1963) évoque le mieux cette problématique, la faisant remonter à l'Antiquité, à Alexandrie, à l'époque hellénistique :

Nos difficultés commencent à l'époque où les Alexandrins, éblouis par les chefs-d'œuvre attiques, commencent à enseigner ce qu'il est correct et ce qu'il n'est pas correct d'écrire, commençant en d'autres termes à enseigner le purisme. Ils n'avaient pas compté avec le fait que la langue est un organisme vivant et que rien ne peut l'empêcher d'évoluer. D'ailleurs ils ont été très forts : ils ont pu engendrer des générations et des générations de puristes, qui se sont perpétuées jusqu'à nos jours. Ils représentent l'un des deux grands courants de notre langue et de notre tradition, qui ne se sont jamais interrompus. L'autre courant qui resta longtemps méprisé, c'est le courant vulgaire, populaire ou oral. Il est aussi ancien que le premier. (...) Ces deux courants ont poursuivi une voie parallèle jusqu'à la chute de l'Empire Grec de Byzance. D'un côté, les savants parés des mille ornements de l'esprit. De l'autre côté, le peuple, qui les regarde passer avec respect, tout en restant confiné dans ses propres modes d'expression.

Parlant de Solomos, Seféris ajoute :

C'était un partisan fervent de la langue du peuple et un ennemi du purisme. (...) Il a su tracer, d'une manière aussi définitive que son temps le lui permettait, le chemin que devait prendre l'expression grecque. Il aima la langue vivante et travailla toute sa vie pour l'élever au niveau de la poésie dont il rêvait.



Dionysios Solomos.



Cap Sounion, temple de Poséidon, mai 1963.



David Baud-Bovy, photographie de Frédéric Boissonnas, 2 août 1913, lors de la première ascension du Mont Olympe (2918 m.). Les deux Genevois étaient accompagnés du guide grec Christos Kakkalos, de Lithochoro. Une première tentative faite la veille, jour de la fête nationale suisse avait échoué, les trois hommes ayant gravi par erreur un autre sommet.